



Institut
Interdisciplinaire
d'Anthropologie
du Contemporain

IIAC LAIOS



Archives ouvertes IIAC
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain
CNRS UMR8177/EHESS LC12
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/IIAC>

Pastoralisme et socialisme. Histoire d'une communauté valaque de Yougoslavie

Jean-François GOSSIAUX*

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris
IIAC-LAIOS – [gossiaux\[at\]msh-paris.fr](mailto:gossiaux[at]msh-paris.fr)

Référence

Fichier auteur – Texte inédit

oai:halshs.archives-ouvertes.fr:halshs-00122511_V1

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00122511>

1993, Communication, Colloque international *Le pastoralisme méditerranéen*, Nuero, Italie, 20-23 novembre.

* Appartenance à l'époque : Laboratoire d'Anthropologie sociale

Pastoralisme et socialisme.

Histoire d'une communauté valaque de Yougoslavie

Les pasteurs valaques ont-ils été les derniers socialistes yougoslaves? L'"expérience" vécue par un village de Macédoine vient en tout cas apporter un élément de réflexion au débat récurrent sur les rapports entre tradition communautaire et passage au socialisme¹ - même si dans les circonstances actuelles celui-ci peut apparaître comme quelque peu anachronique - et, plus généralement, sur les rapports entre organisation traditionnelle et constructions étatiques.

La communauté et le village

L'histoire commence en 1913, lorsqu'un groupe de bergers aroumains s'installe à proximité de Stip dans ce qui reste d'une localité du nom de Sofilari², désertée à la suite des événements qui viennent d'ébranler les Balkans³. Jusqu'alors nomades, ces Valaques⁴ passaient l'été dans les montagnes grecques et hivernaient dans la région, en des lieux variant en général d'une année sur l'autre. Leur implantation à Sofilari marque une première étape dans le processus de sédentarisation: désormais semi-nomades, ils commencent à exploiter autour du village quelques parcelles, dans un premier temps uniquement vouées aux cultures fourragères. Le groupe se compose en fait de la seule famille Sterio, quatre frères (avec femme et enfants) qui vivent en communauté dans une des rares maisons qu'ils ont trouvées intactes. Cependant, cette maison est elle-même détruite en 1915, incendiée cette fois, semble-t-il, par les

1 La lettre de Marx à Vera Zassoulitch pose explicitement le problème à propos de la Russie.(K. Marx. Oeuvres. Tome 2. Paris. Bibliothèque de la Pléiade. NRF. 1968. pp.1559 et suivantes.)

Le socialiste serbe Svetozar Markovic (1846-1875) considère pour sa part la communauté familiale des Slaves du sud, la *zadruga*, comme un facteur pouvant permettre le passage au socialisme en sautant l'étape du capitalisme (S. Markovic, *Srbija na istoku*. Belgrade 1946). En 1974, la revue *Sociologija Sela* de Zagreb a consacré un numéro à la discussion de cette question à partir des travaux d'Emile Sicard sur la *zadruga*.(*Sociologija Sela*,1974,1).

² Ce village a fait l'objet d'une première enquête en 1965 dans le cadre d'une étude réalisée sous la direction de J. Cuisenier par le Centre de Sociologie Européenne en collaboration avec l'Institut de Sociologie de Belgrade et l'Institut Agraire de Zagreb. Il a fait l'objet par la suite de plusieurs retours sur le terrain.

³ Des combats de la première guerre balkanique se déroulent notamment autour de Stip en automne 1912.

⁴ Autre nom des Aroumains, aussi appelés Tsintsares (Cincari) en Serbie. Le terme *Valaque* (Vlah, plur. Vlasi) est également utilisé dans le sens générique de berger.

Cf. notamment *Les Aroumains*. Centre d'études des civilisations de l'Europe centrale et du Sud-Est. Cahier n°8. Paris. INALCO. 1989.

Allemands. Les quatre frères reconstruisent alors des habitations séparées, tout en continuant à former une communauté de travail et à vivre "comme une *zadruga*"⁵.

Durant les années 1920-1930, l'élevage ovin reste l'activité primordiale, avec un cheptel qui dépasse le millier de têtes. Plusieurs membres de chaque groupe domestique suivent les troupeaux dans leur transhumance estivale. Le fromage est vendu sur les lieux mêmes de pâturage à des marchands qui viennent le collecter dans la montagne. La laine et les agneaux sont écoulés sur les marchés de Stip, Veles, Skopje. Au village, la production agricole se développe, sans jamais atteindre un niveau considérable. Ce sont des cultures de rente qui sont les premières mises en oeuvre, une formule d'association avec des Macédoniens permettant de bénéficier du savoir-faire de ces derniers. A la fin des années 1920, des céréales commencent également à être cultivées et à être mises sur le marché, en petites quantités. Les villageois font appel à une main-d'oeuvre extérieure pour la moisson. La mécanisation ne pénètre que très lentement. En fait, seule la charrue métallique est adoptée, plusieurs années après son apparition dans la région.

A la veille de la seconde guerre mondiale, le village compte une population de 53 habitants - tous des Sterio -, répartie en 4 groupes domestiques. Le chef d'une de ces *zadruga* familiales - réputé le plus avisé et le plus habile - joue le rôle de chef du village. Il est l'interlocuteur des autorités, décide des règlements locaux et supervise les travaux d'intérêt collectif. Sa compétence s'étend en réalité à tous les champs d'activité, étant donné l'organisation communautaire de la production tant pastorale qu'agricole.

La communauté et la coopérative

En 1946 est fondée à Sofilari une coopérative rurale de travail (SRZ: *seljacka radna zadruga*). Son initiateur, qui n'est autre que le fils du chef traditionnel de la communauté, est un "activiste" localement important, puisqu'il est le président du *srez* (arrondissement) de Stip. Tous les Sterio remettent leurs bêtes et leur terre à la nouvelle *zadruga*. L'opération s'accompagne de l'arrivée au village de nombreuses familles, en majorité macédoniennes, venues des environs plus ou moins immédiats. L'intégration de ces nouveaux villageois est totale, puisqu'ils deviennent membres à part entière de la coopérative, au prix d'un artifice de procédure: ils reçoivent à Sofilari une parcelle de terre, contre une parcelle dans leur village d'origine, voire, pour certaines familles sans terre, sans contrepartie, et ils la rétrocèdent

⁵ Le mot *zadruga* désigne à la fois l'organisation familiale traditionnelle des Slaves du sud, fondée sur la communauté des frères, et les coopératives modernes.

immédiatement à la SRZ. Parmi les coopérateurs ainsi installés se trouvent notamment d'anciens ouvriers des Sterio que leur famille n'avait pas jusqu'alors suivis à Sofilari. En 1948, le village compte 179 habitants pour 31 foyers, dont 15 de Macédoniens.

En 1953, le nouveau cours de la politique agricole fédérale, marqué par la décollectivisation, atteint Sofilari et entraîne une réorganisation de la coopérative. Cependant, celle-ci n'est pas dissoute et, de manière tout à fait exceptionnelle dans le cadre yougoslave, perdure sous la forme d'une SRZ, d'une coopérative de travail. Simplement, le bétail apporté initialement par chacun est évalué et des "remboursements" sont effectués sur cette base. L'élevage continue à être l'activité principale. Il occupe ainsi, en 1965, 25 personnes dans le cadre de la SRZ, alors que seulement une quinzaine sont employées aux travaux agricoles. Une demi-douzaine par ailleurs se consacrent à des tâches artisanales ou d'entretien, et il y a une dizaine d'employés administratifs. La transhumance rythme toujours la vie communautaire, les bergers passant cinq mois en montagne sans revenir dans leur famille. A côté du bétail appartenant en propre à la coopérative, la plupart des villageois élèvent un certain nombre de moutons - de quelques unités à une dizaine -, selon une formule d'association contractuelle avec la SRZ: celle-ci fournit la nourriture, éventuellement apporte les jeunes en début de cycle, contre une redevance fixée en nature (lait, laine ou agneau) et paiement de la production excédentaire. Le bétail privé suit la transhumance collective.

Avec la fondation de la coopérative, l'élevage s'est ouvert à l'innovation technique, avec un succès mitigé. L'insémination artificielle est pratiquée pour la première fois en 1949, mais, le jour même où naît l'agneau, il faut abattre la brebis. La tentative reste sans lendemain. Cependant, la technique est de nouveau utilisée en 1955 pour un croisement avec la race mérinos, avant que la coopérative se procure un reproducteur. Le "demi-mérinos" s'adapte bien aux conditions locales et, dans les années 1960, il représente environ 90% du cheptel. La coopérative se veut également vecteur du progrès dans le domaine agricole. L'utilisation systématique d'engrais chimiques se développe à partir de 1948. Le premier tracteur apparaît à Sofilari en 1956, en même temps que la première batteuse. En 1965, le parc se compose de trois tracteurs, deux moissonneuses et une batteuse.

Quelques familles ont conservé en propre un lopin dont la superficie ne peut légalement excéder deux hectares. L'ensemble de ces parcelles, qui sont du reste cultivées à l'aide des machines de la SRZ, ne dépasse pas 12 hectares (contre 546 hectares à la SRZ). Mais l'essentiel de l'activité agricole privée se situe ailleurs, mettant en oeuvre, comme pour l'élevage privé, une sorte d'association avec la coopérative. Dans la tradition des cultures de rente d'avant-guerre, le tabac représente

plus qu'une occupation secondaire et plus qu'un revenu d'appoint pour la quasi-totalité des foyers. Chacun d'entre eux, à cet effet, reçoit de la coopérative une parcelle dont la superficie est fonction de sa capacité de travail, définie par le nombre de ses membres majeurs. Tous les ans, les parcelles sont redistribuées par tirage au sort, le découpage étant effectué à deux niveaux afin de minimiser les inégalités aléatoires. (La surface totale est divisée en autant de portions qu'il y a de foyers, chacune d'elles étant ensuite divisée en quatre.) La coopérative laboure la terre, l'irrigue, émince le tabac et le commercialise, percevant pour l'ensemble de ses prestations 12% des revenus. Cette production, qui est une activité essentiellement féminine, constitue un apport considérable à l'économie domestique, les gains pouvant dépasser le salaire annuel d'un employé de la SRZ.

En plus de son rôle économique, la coopérative assure toutes les fonctions "communales": voierie, construction et entretien de l'école, etc., rendant inutile et pratiquement inexistant le conseil (*zbor*), instance légale du pouvoir villageois. Elle possède par ailleurs un magasin général où les habitants de Sofilari peuvent quotidiennement se procurer le nécessaire, et, de manière informelle, elle fournit en diverses circonstances aide et assistance à chacun, prêtant une remorque ou un camion pour un chargement à transporter, mettant sa voiture à la disposition de qui doit aller consulter le médecin, etc. La *zadruga* villageoise pourvoit aux besoins les plus variés.

La population croît jusque dans les années soixante. Le nombre de foyers passe de 31 en 1948 à 38 en 1953 et à 51 en 1961, le nombre d'individus variant dans le même temps de 179 en 1948 à 250 en 1953 et 273 en 1961. Le déclin qui s'amorce alors s'accélère durant la décennie suivante. En 1971 on recense 49 foyers pour une population de 234 personnes. En 1982, il n'y a plus qu'une centaine d'habitants et 43 foyers. La décroissance rapide du nombre de villageois, comparée à celle, plus lente, du nombre d'unités domestiques, traduit le départ de la population jeune et le vieillissement inéluctable de la communauté. La plupart des maisons n'abritent plus qu'un couple âgé.

L'asphyxie démographique s'accompagne d'un dépérissement économique qu'entérine un événement majeur dans l'histoire de Sofilari, véritable séisme de l'ordre villageois: la disparition, en 1980, de la coopérative, "rattachée" au combinat agro-industriel *Crvena Zvezda* (L'Etoile rouge). Des déficits apparus à partir de 1978 constituent la raison immédiate de ce qui est en fait une absorption. Une autre explication, qui a la préférence des villageois, est que cette décision, imposée d'en haut, est dans le fil de la politique de l'époque, qui tend à liquider les coopératives paysannes - de toute nature - et à intégrer le secteur collectif de l'agriculture dans de vastes organismes verticaux. Quoiqu'il en soit, la rupture est amèrement ressentie par les

habitants de Sofilari ainsi dépouillés de leur zadruga. Ils entreprennent une action, sans grand espoir, pour rentrer en possession des terres données en 1946. Et six mois après l'absorption par Crvena Zvezda est créée une nouvelle coopérative baptisée *Sloga* (La Concorde), dont le siège se trouve provisoirement à Stip, la ville voisine, dans l'attente d'une hypothétique récupération des locaux "absorbés" par le combinat en même temps que le reste. Sans biens propres, cette coopérative sert essentiellement d'intermédiaire entre ses adhérents et les fournisseurs d'une part, le marché d'autre part. Elle a été ainsi amenée à établir des relations avec Crvena Zvezda...

Son développement reste cependant limité par la modestie des activités qu'elle a à soutenir. Tant dans le domaine agricole que dans celui de l'élevage, la production villageoise est essentiellement tournée vers la consommation domestique. Les propriétés sont exiguës, puisque seulement une quinzaine d'hectares étaient demeurés au secteur privé après la collectivisation de 1946. Certains villageois louent des terres à des voisins ou au combinat, mais les surfaces cultivées ne peuvent de toute façon excéder des capacités de travail réduites par le vieillissement et l'émigration des jeunes. En dehors des céréales (maïs, blé, orge), produites en petites quantités, les lopins sont consacrés aux poivrons et aux tomates. L'élevage ovin n'est plus que résiduel. Seuls trois foyers possèdent un troupeau de quelques dizaines de têtes. La transhumance est désormais abandonnée, et au village même la surface des pâturages ne cesse de diminuer, au profit de la forêt et des terres arables (propriété du combinat).

La seule activité qui conserve quelque importance, et dont le produit est toujours commercialisé systématiquement, est la culture du tabac. Des terres appartenant au combinat sont à cette fin louées par la firme d'Etat *Jugotutun* ("Yougotabac"), qui attribue elle-même les parcelles aux villageois et achète directement leur production. Les femmes continuent à jouer un rôle essentiel dans ce qui constitue maintenant l'unique ouverture sur l'économie nationale.

La communauté et le socialisme

L'histoire de Sofilari, de 1913 à nos jours, contient en fait trois histoires parallèles qui aboutissent, chacune à leur niveau, à la même fatale conclusion. Un village né sur les ruines d'une localité turque croît et prospère à partir du foyer initial, puis se nécrose et retourne progressivement à la ruine, dépouillé par la ville de ses jeunes générations. Une zadruga familiale se multiplie aux dimensions d'un village, engendre une zadruga socialiste, puis implose en une juxtaposition de groupes nucléaires réduits généralement à un couple âgé. Une communauté de pasteurs valaques pérennise ses quartiers d'hiver et met à profit son organisation semi-nomade pour ajouter aux

revenus de l'élevage les gains de culture de rente, puis abandonne la transhumance et l'élevage même pour ne maintenir finalement qu'une activité agricole résiduelle. La liquidation sans aménité de la coopérative socialiste concrétise et symbolise à la fois cette triple fin - du village, de la communauté familiale, de l'économie pastorale.

Doit-on rechercher la cause première d'un tel aboutissement dans une évolution sociale que nous dirons endogène - même si elle apparaît générale, sinon universelle, et même si elle n'est pas indépendante de l'environnement - à savoir la mutation de l'organisation familiale et l'abolition des rapports de type "patriarcal"? Doit-on plutôt y voir l'effet local d'une évolution économique globale, en l'occurrence le déclin de l'élevage extensif et en particulier de l'élevage ovin⁶? La question dépasse évidemment le cas d'espèce et, sans amorcer le débat théorique, nous nous bornerons à relever ici la simultanéité des deux phénomènes et à noter que l'un et l'autre se produisent dans un contexte idéologique et politique qui les favorise, s'il ne les provoque pas. Il est évident que les idées progressistes prônant l'égalité entre les générations et entre les sexes ne sont pas en parfaite harmonie avec les principes de l'ordre patriarcal - sans parler de l'effet corrosif que peut avoir sur l'autorité des anciens une scolarisation poussée. Par ailleurs, une idéologie moderniste et une politique techniciste et productiviste ont naturellement tendance à privilégier, sur le terrain, des activités culturelles ouvertes à l'innovation, plutôt que des pratiques d'élevage fondées sur la transhumance.

Dans sa singularité, le destin de Sofilari ajoute cependant une pièce au dossier des rapports entre pastoralisme et société englobante. L'élément significatif, le point nodal de l'histoire, est la décision prise en 1953 de pérenniser la coopérative sous sa forme "collectiviste". La mise en commun des troupeaux et des terres, en 1946, s'était faite dans un contexte politique où le mouvement global et la volonté du "centre" occultaient les déterminations locales - quel qu'aît pu être par ailleurs le rôle joué sur place par telle ou telle personnalité. En 1953, la tendance générale s'est inversée. Le centre impulse maintenant un processus de décollectivisation à l'encontre duquel va le maintien de la zadruga dans son statut de SRZ, de coopérative de travail. Les villageois tirent d'ailleurs parti des nouvelles dispositions en se faisant rembourser individuellement la valeur du bétail cédé en 1946 - ce qui satisfait aux intérêts particuliers sans remettre en cause l'entité collective. L'histoire de Sofilari apparaît désormais autonome, illustrant de manière originale les relations singulières entre pastoralisme et socialisme, deux termes à la fois unis et opposés par le principe communautaire

⁶ Le cheptel ovin pour l'ensemble de la Yougoslavie est passé de 11979 milliers de têtes en 1955 à 7693 milliers en 1986, avec un minimum de 7339 milliers en 1979. (Source: Office fédéral de la Statistique.)

La polysémie du mot *zadruga*, qui désigne la coopérative aussi bien que la communauté familiale, peut constituer le pont idéologique reliant l'organisation socialiste à l'ordre traditionnel des campagnes. Un argument utilisé en 1946 pour la création de la SRZ était d'ailleurs que celle-ci n'entraînerait pas de changement dans la façon de travailler et de vivre. Cet argument avait d'autant plus de force que le promoteur de la coopérative était le fils du chef charismatique du village. (Le goût pour l'organisation collective semble avoir perduré en dépit des aléas de l'histoire puisque, à la liquidation de la SRZ, Sofilari s'est immédiatement dotée d'une nouvelle *zadruga* fièrement baptisée *La Concorde*, dont le président appartient à la grande famille des Sterio.)

Et, de fait, on trouve dans l'organisation traditionnelle de cette communauté valaque, dans ses rapports de production, un certain nombre de traits compatibles avec le socialisme et susceptibles d'être conservés dans un processus de transition. L'essentiel des tâches pastorales relève d'un travail collectif. La terre, en tant que bien privé, que surface appropriée, n'a qu'une importance secondaire. Principalement vouée au pâturage, elle est subordonnée à l'élevage et, comme telle, soumise à l'ordre communautaire. Même sédentarisés, les Valaques de Sofilari ne portent aux productions culturelles qu'un intérêt limité et peu tourné vers le marché. Le lopin privé ne constituera jamais la source de profits typique d'autres agricultures socialistes. Le seul travail individuel de la terre qui ait véritablement une motivation pécuniaire et une dimension économique concerne des cultures de rente, notamment celle du tabac, pratiquées sur des parcelles fournies par la coopérative et avec l'assistance technique de celle-ci. La spéculation privée n'entre pas en contradiction avec l'organisation collective.

Le socialisme trouvait donc dans la communauté les éléments nécessaires à son édification (locale). Mais, en changeant de point de vue, on peut tout aussi bien dire que la communauté a trouvé dans le socialisme les éléments nécessaires à sa reproduction; en d'autres termes, que le socialisme a constitué la superstructure de l'organisation communautaire; ou encore que la communauté s'est adaptée à la conjoncture politique et a utilisé à son profit l'idéologie socialiste. Par la création de la coopérative, la famille Sterio - qui jusque là se confond avec le village - s'attache durablement, au prix de la propriété nominale de ses biens productifs, la main-d'oeuvre nécessaire au développement de son activité. Dans le même mouvement, elle accède à une position en vue dans le champ politique et idéologique local, ce qui lui fournit les moyens de ce développement. Il convient de ne pas minimiser le coût de cette réussite, l'ampleur du sacrifice consenti. Même s'il est vrai que leur (récent) passé nomade et leurs tropismes économiques éloignent les villageois de tout fétichisme de la terre, le

renoncement à l'appropriation individuelle n'est pas une décision légère. Sans doute doit-on voir là une manifestation de l'adaptabilité, de la flexibilité de la société valaque. Il ne faut pas non plus négliger les facteurs personnels, les mobiles éthiques et la recherche de bénéfices symboliques à travers l'engagement politique. Les deux modes d'explication ne sont d'ailleurs pas incompatibles, étant donné justement les traits idéologiques qui rapprochent la communauté pastorale et le système socialiste.

L'"expérience" socialiste de Sofilari s'est cependant terminée sur un échec (avant même la remise en cause du régime yougoslave). Un certain nombre de contradictions internes ont miné la communauté villageoise. La vocation progressiste de la coopérative a valorisé l'agriculture et par contre-coup dévalorisé l'élevage extensif, plus réfractaire à l'innovation technique. La comparaison des conditions de travail dans les brigades de culture et dans les brigades d'élevage a tourné au désavantage de ces dernières. Dès les années soixante, une certaine lassitude est perceptible à propos de la vie de berger, et les horaires réguliers des travailleurs agricoles sont enviés. La culture est cependant toujours restée une activité secondaire, peu attractive, et n'a pu relayer le pastoralisme déclinant. Le soutien matériel systématiquement apporté par la collectivité aux études des jeunes villageois a par ailleurs donné à ceux-ci la possibilité d'accéder aux emplois urbains et donc favorisé l'émigration.

Mais l'échec de Sofilari est également révélateur d'une contradiction de fond, d'un malentendu initial. Le socialisme (entendu comme système global, national) n'avait pas pour finalité la pérennisation des principes communautaires, fussent-ils pastoraux. Il se déployait dans le cadre d'une société industrielle et la rationalité de sa politique agricole - par ailleurs variable - se référait à ce cadre. Les coopératives villageoises ont été sacrifiées à l'organisation des agro-combinats, comme elles auraient pu l'être à la logique du marché. Les habits socialistes du pastoralisme ne pouvaient résister au temps.